



La fille du Serpent

Jean BERTOT

— Et depuis quand dites-moi, les serpents ont-ils des filles ?

— Mais ils en ont toujours eu, chère madame, ou du moins ils ont toujours eu le droit d'en avoir. D'ailleurs, soyez sans crainte, les serpents n'auront bientôt plus ni filles ni garçons, car il n'y aura plus de serpents. La race disparaît.

— Je vous comprends de moins en moins.

— Cela se voit. Vous me comprendrez mieux dans un instant.

C'était pendant la chouannerie, en cette horrible guerre civile qui abreuva si longtemps de sang français le sol de la France. Il y eut de part et d'autre, du côté des bleus comme du côté des blancs, bien des actes de courage, d'héroïsme même, que l'histoire n'a pas conservés, qu'elle ne cite pas ; bien des cruautés aussi.

Et cela vaut mieux ainsi. Car jamais il ne fut d'héroïsme plus stérile, de courage plus déplorable, de cruautés plus inutiles. Lutttes fratricides qui laissent, derrière elles, des siècles d'amertumes et de rancœurs.

La riche région dont la ville d'A... occupe le centre était le foyer de l'insurrection vendéenne. Défendue par une barrière de collines abruptes, pleines de défilés étroits et dangereux, toutes couvertes de forêts propices aux embuscades et où il ne faisait pas bon s'aventurer, il semblait que la nature en eût fait comme un camp retranché que n'oseraient jamais forcer les troupes républicaines.

Aussi c'était à A... que les chefs chouans avaient établi leur quartier général. Là se tenait leur état-major. Lescure, d'Elbée, Larochejacquelin, Charette y avaient de secrets et redoutables conciliabules. De là partaient d'insoupçonnés mots d'ordre qui soulevaient des contrées entières, jetaient hors de leurs chaumières des milliers de paysans armés de faux et cocardés de blanc.

On était bien tranquille. Jamais les bleus n'oseraient s'aventurer jusque-là, à travers les rochers et les halliers traîtres, au milieu de populations passionnément dévouées à Dieu et au roi. Et du reste rien ne menaçait de ce côté. Les troupes des mécréants étaient bien loin, occupées en Poitou, et laissaient pour le moment en repos le Bas-Maine.

Une certaine nuit d'hiver, il pleuvait à torrents sur tout le pays. Jamais on n'avait vu plus exécrable temps. Le vent soufflait par rafales fantastiques, entraînant en vertigineux tourbillons des paquets de pluie, de grêle et des feuilles mortes arrachées à la forêt voisine. Sur les toits de chaume du petit village de Clarières, adossé à la forêt, s'abattaient des trombes d'eau, et la vieille route, qui en formait l'unique rue, était transformée en torrents boueux. Des fourrés sortaient des hurlements rauques, et sur la grande sylve, sur tous les villages de la plaine passait comme l'haleine furieuse d'un géant courroucé.

Le paysan est accoutumé à ces caprices de la nature. Sous l'ouragan, tout dormait à Clarière. Le village semblait mort. Mort aussi le hameau que faisaient, à une portée de fusil du village, la masse noire de l'église avec sa haute vieille tour en forme de bâtière, et deux ou trois humbles demeures blotties à ses pieds, tout contre le cimetière.

Dans une de ces chaumières demeurait le bonhomme Tourouve, à la fois fossoyeur, jardinier, sacristain et serpent de la paroisse.

Le *serpent* peu connu des jeunes générations, était un instrument bizarre de la forme et de la taille d'une grosse anguille, rendant des sons boiseux et pâteux, et qui accompagnait les chantres à l'office, ramenant dans la bonne voie ceux dont la voix s'en écartait par trop. Ces fonctions étaient dévolues de temps immémorial à Pierre Tourouve, qu'on ne connaissait dans le pays que sous le nom du serpent ou plutôt *sarpent*, car ainsi prononce-t-on par là.

Le sarpent avait une fille, une belle fille de vingt ans, Catherine.

Catherine, cette nuit-là, comme mue par un secret pressentiment, se réveilla en sursaut.

La tempête commençait à se calmer. C'était maintenant la pluie seulement, la pluie drue, serrée, impitoyable, intarissable, la pluie qui ne s'arrêtera jamais, la pluie du déluge, la pluie des quarante nuits.

Catherine l'écoutait tomber, en se disant qu'on était tout de même joliment bien, par ce temps-là, entre ses draps de grosse toile, et se rencognait frileusement.

Tout coup, elle se dressa sur son matelas de feuilles sèches, et prêta l'oreille.

Qu'entendait-elle ? C'était bien le clapotis précipité de la pluie sur le sol et sur les herbes détrempées. C'était bien le glouglou des mille petits ruisseaux qui tombaient de chaque brin de chaume de la toiture.

Mais il y avait autre chose.

Comme un bruit mou de foule silencieuse. Comme un frôlement mystérieux. Comme le piétinement muet de fantômes qui passent.

Catherine crut d'abord que c'étaient les morts qui revenaient et qui se promenaient dans le cimetière.

Le bruit continuait, sourd, inquiétant ; parfois l'averse dominait tout ; parfois des gouttes de pluie, en tombant, rendaient un son métallique.

La fille du sarpent était une gaillarde qui n'avait pas peur.

Silencieusement elle se leva et alla à la fenêtre.

Dans la nuit noire quelque chose se mouvait.

Écarquillant les yeux, peu à peu se faisant aux ténèbres, elle vit enfin et comprit, et le cri qu'elle allait pousser, refoulé vers son cœur, le sera d'angoisse.

Des hommes passaient dans le noir, en foule, en foule. Ils avaient des chapeaux à cornes : sur

leurs épaules ils portaient leurs fusils et leurs souliers, car ils marchaient nu-pieds, pour ne pas être entendus. Quelques-uns étaient à cheval, et ceux-là ne faisaient pas plus de bruit que le cheval de la Mort, dont nul n'entend le galop, car les fers de leurs chevaux étaient emmaillotés de laine.

Et ils passaient, ils passaient toujours, sans un mot, sans un chuchotement. Un défilé d'ombres.

Nul doute. C'était les bleus ! Les bleus qui s'en allaient surprendre à A..., à quatre lieues de là, les chefs blancs endormis. Et s'ils passaient par l'église, au lieu de traverser le village, c'était pour être plus sûrs de n'être pas vus.

Catherine enfila vivement une jupe, enveloppa dans son châle, – le châle brun et vert des paysannes mancelles, – sa tête et ses épaules, prit à un clou une grosse clef, et nu-pieds elle aussi, insouciant de la pluie qui tombait toujours, sortit de la maison par la porte de derrière, qui donnait sur le cimetière.

Les derniers soldats bleus étaient à peine passés et s'enfonçaient dans le noir de la plaine, que du clocher de Clarières s'éleva la clameur de la cloche, éveillant tous les échos, brisant le lourd silence de la nuit.

La cloche sonnait, pressée, pressée, à grands coups. Ce n'était pas la lente sonnerie triste des trépassés, ni le grave rythme des offices, ni la gaie cadence des épousailles ; c'était le coup précipité des terreurs et des calamités, le battement affolé, l'appel aux armes !

Le tocsin !!

Puis subitement il s'arrêta, net.

Et peu après la cloche sonna encore deux ou trois coups, mais violents, heurtés, convulsifs, étranges, comme une cloche agonisante qui pousserait un cri d'horreur.

Et à ce cri d'agonie voilà que de la plaine, de la plaine noire et ruisselante, d'autres voix répondent. D'autres clochers clament leur tocsin.

Voilà que le tocsin sonne à Branville, et à Bouissières et aux Ormaux, et partout. On ne les entend pas d'ici, mais les six paroisses d'A... sonnent aussi. Clarières seul ne sonne plus.

Et toute la plaine se lève. Les faulx surgissent dans la nuit. Les chemins sont pleins de gars qui courent en criant : « Aux bleus, aux bleus ! Tue ! tue ! Vive le roi ! »

Et les bleus sont pris comme loups en piège. Ils se défendent mal. La pluie mouille la poudre, mais n'ébrèche pas les faulx. Presque tous y passent ; aux premières lueurs de l'aube on put voir les autres s'enfoncer en désordre dans la forêt, suivis de près par les chouans. Il ne dut pas en réchapper un seul. Ce fut un beau carnage.

* *

Le serpent courut à l'église pour voir qui avait bien pu sonner le tocsin.

La porte était ouverte.

Il entra, leva les bras en l'air et tomba à la renverse.

Au milieu de l'église le corps de sa fille se balançait, pendu à la corde de la cloche.

Aux premières volées, les bleus d'arrière-garde avaient rebroussé chemin et s'étaient précipités sur elle. – Ah ! tu veux sonner, vermine ! Eh bien, sonne à ton aise, maintenant !

Et ils l'avaient pendue sans autre forme de procès.

Les guerres civiles comptaient une héroïne de plus.

Jean BERTOT

Nouvelle publiée dans l'*Annuaire-Almanach du Lexovien* (1906)